37e ANNEE (4e SÉRIE) Nº 2 15 JANVIER 1920

# L'AMI DU CLERGÉ

*Paraît à Langres, tous les Jeudis*

**Mgr F. PERRIOT**
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

**A. ROZIER**
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

PRIX D'ABONNEMENT POUR TOUT L'UNIVERS........ { **15 francs à l'Édition complète.** / **10 — à l'Édition partielle.**

**Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).**

## Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Henri Ghéon, ou comment la foi se perd à quinze ans. — II. La religion de la patrie et la religion de l'art. — III. La guerre. Au front. Pierre Dupouey, ou la révélation de la « sainteté » (Pâques 1915). — IV. L'éternelle histoire des délais de la conversion. — V. La Communion de Noël 1915. — VI. Lettres de Dupouey. — VII. Le rétablissement moral des armées au printemps de 1917 : chefs et subordonnés. — VIII. Bibliographie : Batault ; Maurice Berger ; Ernest Daudet ; Onésime Reclus ; Espérandieu ; C. Jullian ; F. de Grailly ; André Mary ; H. Bordeaux ; Ph. Sagnac ; E. de Marcère ; Pfister ; Frœhlich ; Alb. Monniot ; Mgr Kannengieser.

I. — « Je m'adresse à mes frères détachés de l'Eglise et aux compagnons de ma vie mauvaise. Je leur dis humblement : — Voici l'œuvre de Dieu ; Dieu a fait pour moi ce miracle. Ouvrez vos cœurs ! Vos cœurs n'en sont pas plus indignes que n'en était le mien. Dieu veut le refaire pour vous. »

C'est par ces lignes que le Dr Henri Ghéon ouvre son livre, dont au surplus le titre dit assez l'objet : **L'Homme né de la guerre. Témoignage d'un converti** *(Yser-Artois 1915)*, in-12 de 230 p., 4 fr. 50, Paris, éditions de la *Nouvelle Revue Française*, rue Madame, 35.

Il était très connu, avant la guerre, dans le monde des lettres. Il appartenait à ce groupe de fervents de l'art (mais sans foi chrétienne) qui fonda en 1909 la *Nouvelle Revue Française*. Il fut poète, romancier, auteur dramatique. Naguère un critique des plus autorisés, Jules Bertaut, dans sa revue des *Poètes et la guerre (Revue de Paris*, 1er avril 1919), lui marquait une place aux côtés de François Porché (l'auteur de la pièce si applaudie en 1917, *Les Butors et la Finette)*, pour son recueil intitulé : *Foi en la France*, « ardentes pages d'un chaud amour » dont on eût aimé seulement qu'elles fussent mieux rassemblées, mieux liées, plus émondées : — « M. Ghéon, dit J. Bertaut, a fait un grand effort pour se hausser aux circonstances présentes. Sa lyre ne s'y accorde pas toujours, mais elle y réussit parfois. Elle atteint alors un pathétique véritable, comme dans la belle pièce intitulée *Assaut de nuit*. »

M. Ghéon fut critique d'art aussi, et a réuni ses vues en volume sous ce titre : *Nos Directions :* théories littéraires et discussions d'esthétique dont l'idée générale est qu'il n'y a qu'une *question-mère*, « et elle seule importe ici : la question de *l'équilibre*, de l'équilibre entre la forme et la matière, entre l'art et la vie, entre la tradition et l'innovation dans l'art... Equilibre — et non pas juste milieu, point mort... — et non pas au prix d'un recul, d'une reprise d'haleine... Equilibre dans le choc même de deux vives forces contraires, équilibre de haute lutte, équilibre dans l'action. »

Que d'années il aura passées à errer, à osciller au gré de la passion, avant de retrouver l'équilibre de sa vie morale, avant de le chercher là où il est, là où il l'a enfin trouvé !

Comment a-t-il perdu la foi ? Il n'en sait rien. Non certes qu'il veuille faire mystère de ses misères. Bien au contraire, pour un peu on sent qu'il nous transcrirait sa confession générale. Mais il ne sait vraiment pas comment la foi a disparu de son âme. Il fallait qu'elle n'y eût jeté que de bien chétives racines pour s'en aller ainsi sans secousse. Il ne peut même pas préciser à quelle date cela est arrivé : c'était « deux ou trois ans » après sa Première Communion au lycée de Sens. Il avait été élevé chrétiennement, par sa mère : le père ne croyait pas. Enfant, sa mère lui faisait chaque soir faire sa prière avec sa sœur : *Pater, Ave, Credo, Confiteor*, et le nom des parents défunts. Puis, la Première Communion était venue, qui ne fut point mauvaise, qu'il fit avec un sincère souci de pureté de conscience, mais sans grande conscience du Mystère eucharistique, et le cœur attiré surtout par l'éclat extérieur de la cérémonie... « sans oublier certain contentement de moi-même »... Si bien que, « deux ou trois ans » donc après, un beau dimanche des vacances de Pâques, sa mère l'appelant pour s'apprêter à aller à la messe, il ne bouge pas. Nouvel appel : il se décide à monter : — « Voyons, Henri, tu vas manquer la messe ! »

J'entends sa chère voix,.. Et je m'entends lui répondre, sans lever les yeux, honteux de moi peut-être, mais résolu : « Je n'y vais pas ». — La pauvre femme n'a pas le temps de faire face ; j'ajoute sans tarder : « Qu'est-ce que tu veux, maman ? *Je ne crois plus !* » ... Je n'étais pas méchant, j'aurais pu feindre. Ah ! Quel par-

don ne lui dois-je pas demander !... Mais non : « *Je ne crois plus !* » le couteau dans le cœur.

Je disais vrai. Je n'y mettais ni fronde, ni libertinage. La source était déjà tarie. Et même au prix de sa souffrance, je refusais de me mentir... Elle prit tout sur elle, sans rien répondre, le péché de mon reniement et le souci de mon salut...

Et dès lors — avais-je quinze ans ? — j'ai vécu sur la terre sans Dieu et sans besoin de Dieu.

Comment cela s'était-il fait ? Il n'en a vraiment pas eu conscience : — « Le lent travail de désaffection qui m'avait mené à ce point n'a laissé dans mon souvenir aucune trace. » Son père était impie ; mais ce n'est pas lui qui eût dit un mot pour l'arracher à la foi maternelle. Dieu sait, dit-il d'ailleurs, quelle préférence secrète l'attirait vers sa mère... Et c'est son père qu'il suivait !... D'autres ont raconté que ce fut l'horreur de la confession qui aux abords de la dix-huit ou vingtième année les détourna de Dieu ; mais dans un cœur de quatorze ou quinze ans, l'horreur de la confession n'est point encore tellement ancrée. Et notre converti, si telle était la cause de son désastre, s'en souviendrait. Sa mère aussi bien ne l'invitait pas à aller se confesser, simplement à l'accompagner à la messe...

A distance, et sans songer le moins du monde à atténuer une faute dont il assume complètement le remords, il découvre à son incroyance d'adolescent une cause dont il n'est pas entièrement responsable : l'insuffisance de l'enseignement religieux que les enfants recevaient après la Première Communion. Il prend des précautions pour nous dire cela. Il se défend de vouloir offenser l'Eglise ; il ne parle que de ce qui se passait de son temps et dans un collège laïque ; mais on lui a dit au surplus qu'il en allait de même *alors* dans les maisons religieuses... Comment les choses se passaient-elles donc ?

Voici un jeune esprit avide et curieux auquel on ouvre toutes à la fois les routes de la connaissance humaine. Voici les arts, les lettres, les sciences, les métiers, voici l'histoire. Que de pays nouveaux ! Il y progresse vite, un peu grisé. Toutes ses forces d'attention sont requises, tout son temps occupé... *Et qu'en réserve-t-on à Dieu ?* Que fait-on pour l'information de son âme ?... Une ou deux heures d'instruction, la semaine, qui nous ennuyaient tous, je m'en souviens, étrangement ! Notre bon aumônier n'essayait pas d'entrer en concurrence, par cet attrait vivant qui capte les jeunes esprits, avec nos professeurs d'humanités ou de sciences. En regard des vies de Plutarque, nous offrait-il la vie des Saints, la vie même du divin Maître ? Mais non. Dans l'histoire des nations, rendait-il à l'histoire du peuple élu, à celle des Apôtres, des Papes, de l'Eglise, la première place qui est la leur ? Mais non. Il nous parlait abstraction. Alors que la philosophie, réservée aux esprits plus mûrs, est reportée à la fin des études, il nous faisait entrevoir dès treize ans les hauts sommets de la théologie. Il dissertait, savamment je le crois, sur le péché originel, sur les vertus théologales, sur la grâce. Ah ! s'il nous avait lu les Actes de sainte Cécile, le récit de la Passion dans Anne-Catherine Emmerich ou même les *Fioretti* légendaires !

Le souvenir de cette éducation manquée l'entraîne un peu loin sans doute dans l'expression de sa rancune. Même ce qu'il appelle « les sommets » de la théologie est accessible à des enfants, de par la grâce de leur baptême. Seulement il faut leur y frayer le chemin, et non point exclusivement par des abstractions. Il faut du concret, aux grandes personnes elles-mêmes. Les Apôtres prêchaient la vie de Jésus-Christ, sa vie mortelle sur notre terre, et sa vie aussi dans les longs siècles qui avaient précédé son Incarnation. L'Eglise fait de même ; et elle y ajoute son histoire à elle-même, qui est aussi l'histoire de Jésus-Christ, le tableau de la vie de Jésus-Christ dans son corps mystique, cette histoire de l'Eglise qui, suivant la définition du Concile du Vatican, est vraiment un magnifique et permanent motif de crédibilité : « *Ecclesia per se ipsa, ob suam nempe admirabilem propagationem, eximiam sanctitatem et inexhaustam in omnibus bonis fecunditatem, ob catholicam unitatem, invictamque stabilitatem, magnum quoddam et perpetuum est motivum credibilitatis et divinæ suæ legationis testimonium irrefragabile.* »

Toujours est-il que, dans les doctes leçons de l'aumônier, ces adolescents du lycée de Sens ne trouvaient pas à quoi se prendre et cessaient d'écouter : « Notre connaissance de Dieu ne sortait de là ni plus claire, ni plus profonde ni seulement rafraîchie. » Si bien que, dit-il en une jolie comparaison, « sur notre petit champ sacré les connaissances purement humaines empiétaient un peu davantage chaque jour. Foulé partout, bientôt nous n'en retrouvions plus même la place. »

Il poursuit :

Que dites-vous de ces chrétiens qu'on pousse au baccalauréat et qu'on arrête au catéchisme ? J'entends : au catéchisme de l'enfance. Certes, toutes les vérités et toutes les beautés, issues des Livres et de la Tradition, y sont incluses. Mais il serait bon de les cultiver avec autant de soin, d'à-propos, de persévérance que les vérités de la science et que les beautés de la poésie ! Il faut apprendre au jeune homme sa foi. Que si le collège n'y suffit pas, c'est l'affaire de la famille. Je n'avais pas, quant à moi, ce recours... Rien, rien ! que ma paresse aux Sacrements et la tiédeur de ma prière ! Car je n'aurai lutté, mon Dieu, ni pour Vous perdre... ni pour Vous ravoir.

Il se calomnie ici, et l'on verra qu'il a dû lutter, comme tout pécheur, pour retrouver Dieu ; mais la calomnie est belle, qui a toute sa source dans la reconnaissance, dans la vue des merveilles que Dieu a opérées en lui, dans le sentiment du peu, du rien que représente ce qu'il a fait en retour au-devant de son Sauveur. — Mais comme il sent surtout, comme il entend l'importance décisive de la formation doctrinale de la jeunesse cultivée ! quel éloquent écho de l'enseignement des Papes de nos jours, de Léon XIII *Lumen in cœlo*, — de Pie X qui dès sa 1re Encyclique (4 octobre 1903) proclamait que « le principal moyen de rendre à Dieu son empire sur les âmes, c'est l'enseignement religieux », — de Benoît XV qui, dans son Bref du 27 avril 1915 sur l'Intronisation du Sacré-Cœur, écrit : — « Mais cet honneur (l'intronisation) ne suffit pas. Il faut, *avant tout, connaître* Jésus, sa doctrine, sa vie, sa Passion, sa gloire. Qu'on ne se

contente pas de le suivre *avec un sentiment superficiel de religiosité* qui parle au cœur sensible et fasse verser quelques petites larmes, en laissant les vices intacts : il faut s'attacher à lui avec une *foi* vive et forte, qui dirige et gouverne l'esprit, le cœur, la conduite. Si Jésus est si oublié, si peu aimé, c'est qu'Il est *inconnu,* ou *trop peu connu.* Il faut donc travailler *avant tout* à faire mieux *connaître* Jésus, sa vérité, sa loi : *l'amour viendra ensuite.* » L'Eglise a fait, de cette question de l'instruction religieuse dans l'enseignement non pas seulement primaire, mais secondaire et supérieur, l'objet d'un canon du nouveau Code : can. 1373, § 2 (le § 1 vise l'enseignement primaire) : « *Juventus, quæ medias vel superiores scholas frequentat,* PLENIORE RELIGIONIS DOCTRINA *excolatur, et locorum Ordinarii curent ut id fiat per sacerdotes zelo et doctrina præstantes.* »

II. — Et maintenant, en voilà pour vingt ans... vingt ans de vie « sans Dieu et sans besoin de Dieu... » Bien plus, sans inquiétude, dans une sorte de plénitude païenne. Nulle règle, pas plus philosophique que religieuse. En fait de philosophie, il a bien tout étudié au lycée, Descartes et Kant, Spinoza et Leibniz, Hegel et Renouvier, Spencer et Darwin, même Hartmann et Büchner : qu'en a-t-il retenu ? Rien : « Un système chasse l'autre... Est-ce qu'on choisit à cet âge ? ...Et pourquoi choisir ? » Pour toute morale, « les principes moyens et faciles qui sont la loi de nos sociétés, les bâtards de la Sainte Loi » ; et encore, si d'aventure cette simili-règle heurte ses désirs, d'ordinaire « modérés », il la fraude ou la tourne.

Il y a bien la religion de la France. Il aime la France, et d'une jalouse passion, depuis ses plus tendres jours. Et l'amour de la France, c'est quelque chose, devant Dieu ; ce fut, pour plus d'un, presque l'amorce d'un motif de crédibilité. Et cet amour ne sera pas étranger à la conversion de Ghéon. Mais, pour le moment, sans doute s'imagine-t-il faire assez pour la France en servant de son mieux ses belles-lettres et sa langue. La « réalité politique » offusque sa délicatesse. Il laisse les choses aller... Mais voici l'affaire Dreyfus, la campagne pour la revision du procès du traître : — « J'eus la révélation inopinée de ma foi française à l'occasion de l'affaire Dreyfus. » Il se jette dans la mêlée ; il combat, avec une âpreté inattendue, dans le camp des revisionnistes. Non certes par anarchisme. Non plus par pure équité humaine : il n'a point tant souci de l'humanité ! Mais par « chauvinisme, c'est le mot. Pour les mêmes raisons que, dans l'autre camp, Déroulède. » Il croit à la nécessité juridique de la revision ; il croit que le bon renom de sa patrie y est attaché, et c'est ce bon renom qu'il défend avec tout l'excès de son âge. — « Le soir de l'arrêt de Rennes, — ne riez pas ! — j'ai pleuré sur son déshonneur (de la France). »

Et il y a la religion de l'Art encore. A celle-là il a gardé une dévotion qu'il ne faut pas trop se presser de juger exagérée. L'art, c'est Dieu aussi ; la beauté créée, pour une âme droite, ce peut et ce doit être le chemin de la beauté increée. Il est lyrique quand il évoque le souvenir de ses émotions esthétiques : — « Autour de la vingtième année, bienheureux le jeune homme qui rencontre l'Art ! L'Art, prenant le pas sur l'amour, ramasse le sceptre de Dieu qui est tombé en déshérence. » Formule excessive : l'art ne peut être que l'ornement du trône de Dieu ; ce n'est point lui qui tient le sceptre. Mais, à défaut de cette vie future dont la foi ne lui révèle plus le mystère, c'est à l'art qu'il demande le don d'échapper à la vie terrestre, de s'élever au-dessus du moment présent : — « Le véritable artiste va placer son ambition, sur terre nécessairement, mais par delà sa vie terrestre, dans le profond des siècles à venir. Indifférents aux succès du présent, du moins autant qu'homme peut l'être, nous rêvons en secret de laisser après nous, de léguer à nos descendants... quelques morceaux réussis, une œuvre, un livre, moins : un poème, — moins : une strophe harmonieuse, capable de chanter sur les lèvres des hommes longtemps après que nous nous serons tus... »

C'est assez maigre comme spiritualisme. Il faut bien que ç'ait été quelque chose cependant, puisque notre converti met une telle tendresse d'enthousiasme à évoquer ces émotions artistiques de sa jeunesse, lui qui depuis en a goûté tant d'autres, et tout autrement élevées ! C'est l'émotion d'art, c'est le bonheur de l'émotion d'art qui l'a, sans qu'il s'en soit douté alors, orienté vers une aube de sentiment religieux. — « Notez-le bien, je n'eus jamais tendance à croire qu'en état de bonheur. » Et il en donne pour preuve ce qu'il appelle sa crise d'Italie, « prologue » de sa conversion.

C'était en 1912. Pour la première fois il abordait l'Italie ; et il l'abordait par Florence. Ce fut un ravissement, « la surprise inouïe de ce tête-à-tête avec des chefs-d'œuvre dont on ne prend idée que là, ceux du moyen âge à sa fin et de la prime Renaissance. » Il admire tout, tout, c'est entendu. Mais il fait un choix, ou plutôt ce choix se fait de lui-même : et c'est, quoi qu'il en ait, celui que désignent ses larmes : c'est Giotto, c'est Angelico, c'est le Masaccio de l'apôtre Pierre ; tout le reste gravite autour. Il essaie bien de se raccrocher au paganisme ; mais le maître de son amour, dès lors, c'est « l'Art le plus rapproché de la foi — si rapproché qu'on l'en distingue à peine ! » On l'en distingue tout de même : la foi n'est pas œuvre de sentiment. Mais à cette date il ne s'en rend pas compte encore. Il est tout lyrisme ; et, parlant de l'extase qui lève vers le ciel les mains de tout poète lyrique : « Il se baigne dans l'infini, mais en aveugle, a-t-il dit ailleurs ; il lui suffit de bien chanter, il ne tient pas à y voir clair. » Bien chanter peut suffire à faire un lyrique, non à faire un chrétien. — « L'œuvre d'art qui n'est pas prière me déçoit » : maxime qui serait admirable sur les lèvres d'un chrétien qui sait ce qu'est la prière, mouvement de l'âme, et non de la sensibi-

lité seulement... Il comprend, à la distance des événements, que la simple logique, s'il eût consenti à lui prêter l'oreille, eût dû le convaincre aussitôt de la vérité d'une religion qui avait inspiré ces miracles de l'art : — « Il m'eût suffi d'un pas pour y faire retour (à la religion)... Non, je me contentais d'avoir élargi mes vues esthétiques, me laissant flotter, pour le reste, au doux zéphir de mon vague bonheur. »

Rappelé d'Italie, il voit mourir sa mère, qui depuis la mort de son père a été tout pour lui. Crise de désespoir. Mais le désespoir ne mène pas à Dieu. Il a assisté aux derniers Sacrements, « froid, ironique, révolté ». Mais voici le pis : à la messe des funérailles, alors que tous ses amis sont en prière, à l'Elévation, « moi, dit-il, moi, le fils, donnant seul l'exemple du scandale, aux côtés de ma mère morte qui n'avait plus recours qu'en Dieu, je tins jusqu'au bout le défi ; je fixai sur l'Eucharistie des yeux qui disaient : *Tu n'es pas.* — Et mon cœur ajoutait : — Non ! tu ne peux pas être ! tu ne m'aurais pas pris ce que j'aimais, après l'avoir ainsi meurtri... » (Sa mère était morte victime d'un accident).

Jésus ! Jésus ! Ah ! que n'avez-Vous brûlé mes regards quand je Vous niais face à face ! Pardonnez-moi, mon bon Seigneur ! Je ne pouvais pas concevoir, alors, que Vos dons fussent mêlés d'ombre et Votre vin parfois amer. Je n'attendais de Vous que joie et que magnificence...

Mais comme il a raison d'ajouter : — « Et puis, mon Dieu : Vous le savez, *je ne Vous aurais pas nié, si je n'avais été si près de croire.* A la profondeur de ma chute, Vous jugez de quelle hauteur je retombais. »

N'est-ce pas un écho du mot de Pascal, du mot de Jésus à Pascal : « *Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé !* »

En attendant, il ne sait pas qu'il a trouvé quelque chose... Il retourne poursuivre son pèlerinage d'art en Italie, puis en Grèce. Il rentrait d'Athènes quand la guerre éclata. Dès lors, « il n'y en eut plus que pour la patrie... Le Français le plus tiède avait perdu le droit de disposer de lui... Je ne vivais plus que dans et par et pour la guerre. J'avais *tout placé* sur la guerre... »

Placement qui certes dans son intention n'a rien de surnaturel, et que Dieu va agréer. L'Art n'est pas une religion ; la Patrie, non plus. L'un et l'autre cependant sont des avenues souvent prédestinées par où la grâce se fraye la route jusqu'à notre âme. Celui qui sera pour lui au front l'instrument de la grâce, l'ami que Dieu va mettre sur son chemin, Pierre Dupouey, est, lui aussi, un artiste en même temps qu'un héros.

III. — En ce 1er août 1914, jour du décret de mobilisation générale, il n'est point mobilisable encore. Sa santé l'a fait exempter du service. Il demande à s'engager ; on lui répond « qu'on n'acceptera pas d'engagement avant des semaines ! » — En attendant, il sert comme médecin de la Croix-Rouge. A Charleroi, il voit, ou croit voir, toute une nuit, la mort de près, mais sans que l'ombre d'une pensée religieuse (qu'elle fût de crainte ou d'espoir) soit descendue dans son cerveau :

Je me disais : ça y est ! et n'avais qu'un souci, avant d'entrer dans le néant : celui de *me tenir bien* jusqu'au bout. Souci de vanité et, si je puis dire, esthétique... Je composais mon visage et mon attitude, et, pour le reste, du haut en bas de l'âme, je tremblais. De quoi ? Simplement de quitter la vie, cette vie-ci, la seule avec laquelle j'eusse à compter !... J'oubliai sur-le-champ mon appétence d'infini et la spiritualité dont je nourrissais mes poèmes...

De retour à Paris, il se trouve, le dernier dimanche d'août, l'après-midi, sur le parvis Notre-Dame, parmi une immense foule en prière, tout « prêt à participer à la communion de l'instance et de la supplique, *dans un esprit purement national.* » Il entend le cardinal qui, monté sur une petite chaire adossée au portail, harangue et bénit la foule. Il est transporté :

Quelle grandeur ! quelle certitude ! On sentait vingt siècles derrière lui. Il s'appuyait sur le rocher. Alors la foule émue, d'une seule voix déchirante, répéta le cri de *Vive la France !* Moi avec elle. *Vive la France chrétienne !* Et je ne croyais pas. Mais j'étais une goutte d'eau dans la masse dont la vague me soulevait. De toutes parts alors, les cantiques montèrent : — *Nous voulons Dieu, c'est notre Père...*

Mais tout à coup, tout contre lui, un monsieur bien mis s'écrie à tue-tête dans ses oreilles : « Vive saint Michel, protecteur de la France ! Vive sainte Geneviève, patronne de Paris ! Vive la bienheureuse Jeanne d'Arc ! » Du coup, le charme est rompu : la foule l'avait soulevé au-dessus de lui-même, cette voix isolée le ramène au sens de la réalité, laquelle est pour lui l'incroyance : — « Je me sentis distinct des autres, séparé d'eux par les rites, par les formules, par les cadres mêmes de leur dévotion ; et, si mon cœur priait, soudain il n'eut plus en lui de prière. »

Quelques mois après, vers la fin de décembre, il est agréé pour le front, dans un groupe d'artillerie, en qualité d'aide-major [1]. C'est le front de l'Yser, Nieuport, qui lui est assigné. Il y arrive les premiers jours de janvier. La première impression le ravit. On est en pleines fêtes de nouvel an ; et, parmi un marmitage incessant, sous le feu constant de l'ennemi, c'est un débordement d'allégresse insouciante : — « Fervent de la vie et de l'homme, jamais pareille intensité de vie, jamais pareille allégresse de l'homme ne s'étaient révélées

[1] Il part, non certes de gaîté de cœur, dit-il, mais malgré lui presque, malgré surtout les siens, « poussé par une force intime » qui ne lui demandait pas son avis et qui ne lui cachait pas qu'il en aurait peut-être du regret et que là-bas il ferait sans doute piteuse mine : — « N'allez pas surfaire mon courage ! Je suis plutôt poltron. Je perds tout mon sang-froid dans le danger, et je souffre plus que quiconque de la moindre menace de violence suspendue au-dessus de moi. » — En quoi il ressemble au commun des hommes : — « Tu trembles, carcasse ! disait Turenne interpellant son corps ; que ferais-tu donc si tu savais où je te mène ? » Et Ney, le brave des braves : — « Quel est le Jean-F... qui n'a jamais eu peur ? » Sur ce phénomène, sur la peur et les forces morales à la guerre, voir *Ami* 1913, p. 443-5. Ce sont les « deux hommes » que Racine nous montre en « guerre cruelle » en chacun de nous et que Louis XIV confessait connaître si bien ! De cette guerre quelle sera l'issue ? auquel des deux restera la victoire ? Voilà ce qui fait la différence entre les hommes.

à moi. Ah ! que Dieu était loin ! Mais qui pensait à Dieu ? »

Dieu était proche cependant ; et l'on y pensait autour de lui. Il ne connaît pas encore alors le mystère de la joie chrétienne et que ce bain d'allégresse va constituer pour la grâce divine le plus providentiel des bouillons de culture. Ce sera « l'état de bonheur » où germe le plus sûrement chez lui la tendance à croire, comme il l'a noté plus haut. Il ne quittera pas ces bords de l'Yser et l'année 1915 ne s'achèvera pas sans qu'il ait trouvé Dieu, définitivement. C'est là, sur ce front de Belgique, qu'il va rencontrer Dupouey, — Dupouey, celui à qui après Dieu il devra sa conversion, l'homme qui sera pour lui l'instrument, « l'annonciateur » de la grâce.

Qu'est-ce que Dupouey ? Il ne le connaît pas. Il sait que c'est un brillant officier de marine et une âme de poésie, qui s'est intéressé à quelques-uns de ses vers, qui a fréquenté dans les mêmes cénacles littéraires que lui, mais sans le jamais rencontrer, qui s'est depuis une douzaine d'années lié d'amitié avec son ami André Gide. Gide lui a dit, avant son départ : — « Puisque tu vas sur le front de Belgique, tâche donc de trouver Dupouey. Il a quitté Cattaro pour Dixmude [1]. » Il cherchera donc à voir Dupouey, comme on peut chercher à voir quelqu'un avec qui on se sent en communion de culture, de goûts, rien de plus. Il aura avec lui trois entrevues, en janvier et février 1915, et ce sera tout. Trois entrevues, où rien de décisif n'aura été dit entre eux, aucune conversation capitale, rien qui touche à la grande question... M. Ghéon ne songera même pas à se demander si Dupouey a une religion ou n'en a pas, s'il est catholique ou protestant... Dès le premier entretien cependant, il s'est senti dominé par cet homme. Nul homme ne lui a paru plus assuré de ce qu'il dit. Une voix brève, nette, formulant sans cesse, en quelques mots frappants, une pensée d'arrière-fond qui va plus loin que la parole ; le ton tantôt du dilettante, tantôt du dogmatique, et, dans ce cas, raccourcis puissants, échappées soudaines ; un esprit toujours présent, prompt à bondir sur ce qui s'offre, passant d'un sujet à l'autre, comme insoucieux de se décentrer. Quelle liberté d'esprit ! quelle maîtrise de soi elle suppose ! quelle certitude elle sous-entend ! — « Je ne sais plus que faire écho à ses paroles. J'hésite à lui répondre. Je me sens devant lui tout petit garçon. » Une seule fois Dupouey a fait allusion devant lui au renouveau religieux qu'a déterminé et que déterminera la guerre :

Tenez ! lui a-t-il dit, il faut que je vous cite un mot. Je le tiens de notre aumônier qui me l'a rapporté sans m'en nommer l'auteur. Après les combats de Dixmude, un officier vient le trouver pour « se mettre en règle. » L'aumônier le croyait parfaitement athée : — « Pourquoi venez-vous si tard ? lui dit-il. Mais vous pouviez mourir vingt fois dans ce massacre ! — Oh ! je le savais bien, répond l'officier, et dès le premier jour j'étais décidé à me « rendre » ; mais je n'ai pas voulu qu'il fût dit que je faisais un marché avec Dieu, que je lui apportais ma foi en rançon de ma vie ou de mon âme. »

Est-ce assez noble et délicat ! commentait Dupouey, et humble, au fond, sous l'apparence de l'orgueil !

Dupouey, poursuit M. Ghéon, racontait cela sans passion ; comme le reste, « avec distance. » « Moi, j'admirais le mot de tout mon cœur ; mais non, hélas ! avec plus d'allégresse que le spectacle de l'après-midi qui était merveilleux sur la mer et le sable. » Mot admirable, mais d'un idéal qu'il croit encore purement humain, d'une beauté où il ne voit qu'une fleur de délicatesse naturelle et française [1]. — « De l'officier et de l'artiste j'échoue à faire la synthèse. Il y a quelque chose de mystérieux ici : pas un instant je n'imagine que cela puisse être la sainteté. »

Un mois après, le Samedi-Saint 3 avril, à 10 heures du soir, une balle perdue frappait Dupouey en plein front et l'étendait sans vie. La nouvelle en arrive à M. Ghéon au bout de quinze jours ; et c'est tout de suite une crise de larmes : — « Mes larmes ne s'arrêtent pas ; mon désespoir est sans limites. Jamais je n'ai ainsi pleuré que sur ma pauvre mère. Non, jamais ! » Et pourquoi donc ? Qu'était Dupouey pour lui ? L'ami de son ami Gide... ; lui-même ne l'a rencontré que trois fois dans sa vie ; il n'a fait que passer, sans lui laisser un mot de confidence ; et cependant il était tout pour lui ! Quel mystère est ceci ?... Il faut que M. Ghéon en ait le cœur net. Il va à Coxyde-Ville, sur la tombe de Dupouey ; il y prie ! une ébauche de prière tout au moins : — « Ai-je prié pour lui ? (lettre à Gide, du 17 avril)... Je le crois bien, ou c'est tout comme... Dans l'exaltation où je suis, je suis capable de prier sans croire..., de croire pour les autres, ne croyant pas pour moi... J'ai attaché à la croix de bois mon offrande, une branche de buis, que m'a envoyée ma sœur, pour Pâques fleuries. » — Il va trouver l'aumônier (sur qui il nous fait une curieuse et, en somme, gentille réflexion : « Petite figure pommelée, dit-il, qui semble fin et jovial plutôt que saint. C'est du moins mon impression : comme si Dieu n'avait pas donné le rire à l'homme pour signe de l'innocence du cœur ! ») :

Vous étiez ami de Dupouey ? lui dit l'aumônier (ami !... mon trouble et l'intérêt que je lui porte pourraient le faire croire — et l'aumônier le croit...). Ah ! Monsieur, quelle perte sur nous ! Certes, nous devons le regretter. Mais peut-être vous étonnerai-je si je vous dis que sa mort nous console. Quelle perte ! mais quelle mort ! Quels regrets ! cher Monsieur, mais quel exemple ! J'ai visité beaucoup de consciences, c'est mon état ; j'ai connu beaucoup d'âmes et de belles

[1] Voir, dans *Correspondant* du 10 juin 1919, notice sur Pierre Dupouey, avec lettres d'Henri Ghéon, et publication de la correspondance de Dupouey avec sa femme durant les huit mois de guerre qu'il a vécus. Cette correspondance est parmi les plus belles qui aient été publiées ; et elle éclaire d'une vive lumière le récit de M. Ghéon, en nous aidant à mieux pénétrer dans l'âme de son ami et à mieux entendre le secret de son extraordinaire influence. — Nous donnerons, dans un instant, quelque chose de ces lettres de Dupouey.

[1] Cette admirable parole était du lieutenant de vaisseau Illiou, qui tomba un mois après Dupouey, aux mêmes tranchées. C'est l'aumônier du 1er régiment qui l'a révélé solennellement, dans le sermon qu'il fit à ses funérailles : — « L'homme qui l'a pensé, ajoutait-il, est sauvé par avance. »

âmes; elles ne sont pas rares chez les marins! jamais nulle part, la pareille. Dans les derniers mois de sa vie, j'ai assisté, je puis le dire, à sa transfiguration. Il montait chaque jour plus haut... il acquérait chaque jour un mérite... Il ne faisait plus un pas sur la terre, qui ne l'en détachât pour l'amener un peu plus près du ciel. Il songeait sans cesse à la mort; il la voyait marcher à sa rencontre, et plus elle approchait, moins il semblait la redouter. Non qu'il la pressât de venir! si impatient qu'il en fût, il respectait la volonté céleste. Disons plutôt qu'il était arrivé à cet état parfait d'indifférence où vivre et mourir ne sont qu'un; il se tenait à la disposition de Dieu. D'un mot : il était *prêt*. Et qui peut se vanter de l'être?

La dernière fois que je l'ai vu, c'était avant de partir aux tranchées, et la Semaine Sainte commençait. Nous faisions les cent pas ensemble, allant, venant, prolongeant indéfiniment la causerie; on eût dit qu'il ne voulait plus me quitter. Il ne cessait pas de parler, dans une sorte d'exaltation mystique, et notez bien que ce n'était pas de la mort. En entrant dans les fêtes anniversaires de l'agonie et de la croix de son Sauveur, qu'il allait passer au feu, dans la boue, dans l'odeur des cadavres, il ne songeait qu'à Pâques, à la résurrection, au retour. Il pensait justement rentrer dans la nuit de Vigile, entre samedi et dimanche. Quelle joie il se promettait : « Ah! la belle fête que la fête de Pâques! s'écriait-il. Nous la célébrerons ensemble, n'est-ce pas, monsieur l'aumônier? Et je vous servirai la messe? Ce ne sera pas le père X..., ce sera moi! Nous chanterons l'*Alleluia,* de toute notre voix, de toute notre âme! Ah! que ce sera beau! » — Il me quitta sur ces paroles. L'*Alleluia,* il devait le chanter au ciel. — Le Samedi Saint, à dix heures, au moment précis de rentrer... Ah! quelle était sa joie sans doute! enfin, il y était, il la tenait, sa fête... Mais vous savez ce qu'il advint.

Après un moment de silence, « tandis que mon cœur soulevé d'admiration et de joie (et M. Ghéon accentue et souligne : *de joie)* poussait un flot de larmes à mes yeux », l'aumônier ajoute :

Dans cet instant, son allégresse était si forte, et le don de soi si complet réclamait en échange une telle fête de Dieu, que Dieu ne put résister au plaisir de la lui donner toute entière. C'est ainsi, j'imagine, qu'il nous le prit.

Et l'aumônier, le voyant si ému, lui fait confidence d'une lettre qu'il vient de recevoir de la compagne de Dupouey : « Ils ne faisaient qu'une âme dans le mariage, dit-il. Elle l'admirait comme un saint... Voyons! est-ce qu'on pleure un saint? Lisez sa lettre. » Et il lit :

... Tous deux nous avions fait le sacrifice. D'autres me prendraient pour une folle, mais je puis le dire à vous, Monsieur l'Aumônier : depuis qu'il n'est plus je n'ai pas cessé mes actions de grâces. Il voit Dieu; je l'envie; et je ne le quitterai plus désormais. Je suis avec lui... Quant au petit, il n'a plus de père, il n'a plus rien. Je le remets au Père.

Ce qui se passa dans son âme alors, M. Ghéon ne nous le dit pas : — « Je me résigne mal à celer au lecteur la révélation seconde qui acheva de mouvoir mon âme vers Dieu... Il comprendra : j'ai promis de me taire. » Il ne veut que chanter son bonheur, le bonheur de la lumière qui fond sur son âme :

Heureux les cœurs pour qui la mort est le contraire du néant et dont l'amour passe la tombe!... Comme ils renversent toutes nos humaines valeurs!...

O faisceau de clartés! Il n'y a plus là-devant d'esprit fort. L'enthousiasme rompt ses digues. Un feu divin ruisselle et on ne lui fait pas sa part. Non! sans défense ici, comme on est devant un chef-d'œuvre, on ne peut qu'ouvrir ses yeux et son cœur. Ainsi qu'à San Marco de Florence naguère, devant la grande Crucifixion, je pleure, j'adore, je plie, par excès de bonheur, sous l'excès de beauté...

Il chante son bonheur en prose, il le chante en vers (odes des 3 et 7 mai 1915) :

... En songeant à vous, je sens
Me pousser des ailes...
Et je vous tends les mains,
Et je veux un lendemain
A notre belle rencontre...
J'aime la vie, mais je sais
Qu'il y a plus beau que de vivre,
C'est de la perdre sans regret
    Pour mieux survivre.
J'aime la terre, mais, ami,
Il y a plus beau que la terre,
Puisque vous en êtes parti,
    L'âme plus claire...
Ami, vous êtes ma pensée...
Ami, vous êtes ma durée...
Ami, vous êtes mon courage...
Ami, vous êtes mon sourire...
Ami, vous êtes le reflet
De Dieu dans mon âme terrestre :
Je vous garde, comme un secret,
Comme un talisman,
Comme une promesse!
Ce que de vous j'attends,
    Le sais-je?
    Attendrais-je
    Si je le savais?...
Ami, le peu que j'ai de foi
Je vous l'offre, priez pour moi.

Il n'a pas compris Dupouey vivant. Dupouey mort se révèle à lui. C'est la révélation de la sainteté. La sainteté, seule explication adéquate de cette âme... : « J'attendais tout. Je n'attendais pas tant, faute de concevoir un idéal plus grand que l'homme!... J'ai connu un saint, j'ai pleuré un saint... Je tiens le mot sacré, la clé unique... »

IV. — C'est l'illumination, c'est l'aube déjà; ce n'est pas la conversion encore. A ce détour de son chemin mystique, le vieil homme, « l'homme de la veille » reste en pleine vie, tandis que l'homme nouveau, « l'homme du lendemain » est « tout juste né. » Il se sent « enrichi, non changé. » Les deux hommes cohabitent. Sans se gêner, sans se combattre, ils vont cohabiter longtemps. N'est-ce pas notre histoire à tous? Quelle vie humaine échappe à ces illogismes?... Sa conscience endolorie n'est pas du tout pressée d'intervenir pour sacrifier l'homme ancien à l'homme nouveau, pour « choisir entre les habitudes et les nouveautés » de son cœur... Il y a tant de choses que nous ne sommes jamais pressés de faire! Qu'il s'agisse d'une conversion totale, — du mal total au bien, comme c'est le cas ici, — ou d'un simple retour, d'une conversion du bien au mieux, c'est bien toujours la même histoire, les mêmes délais, les mêmes retards plus ou moins inconscients ou conscients... — « Dieu est entré dans l'homme ancien, mais l'homme ancien est plein de sang et ne l'admet qu'en visiteur. »

Dieu est entré tout de même dans cette vie; et

sa grâce ne cessera d'y travailler jusqu'à ce qu'il ait fait table rase et expulsé toutes les idoles d'antan, y compris ce misérable Nietzsche à qui notre futur néophyte tient si fort... Ce sera long : — « O mon Seigneur, quelle patience est la vôtre ! Allez-vous encore longtemps vous satisfaire de si peu ? »

Il a des élans, des bouffées de ferveur, mais si vite dissipées ! Un dimanche, à la grand'messe, il voit un officier anglais qui vient seulement d'entrer dans l'église se détacher seul de son groupe et aller à la Sainte Table ; et devant la beauté de ce geste, devant « l'élan irrésistible de la créature à la rencontre de son Dieu, » il n'y tient plus, il fond en larmes : « Pour un peu je le suivrais ! Qu'est-ce qui m'empêche de le suivre ? » ...« Chaleur d'amour, refroidie aussitôt. Quand même, cela laisse une trace. Lorsque je les attends, et qu'elles manquent, ces marques mystérieuses de la protection du ciel, je suis consciemment déçu. N'est-ce donc rien d'en avoir le regret dans l'âme ? »

Il entre en correspondance avec la veuve de Dupouey : — « Pierre prie pour vous, » lui écrit-elle. Mais lui, il ne prie pas. Sa première prière lui remonte aux lèvres la veille de l'attaque de Champagne (24 septembre 1915) : c'est le *Pater,* ce *Notre Père* qu'il n'a pas récité depuis vingt-cinq ans et dont il retrouve intacts les mots au fond de sa mémoire. Il prie encore les jours suivants, et la prière lui donne la foi : — « Ma ferveur n'est plus dispersée ; ô nouveauté délicieuse, ma ferveur sait parler ! Plus elle parle, plus je crois... » Puis (30 septembre), il faut déchanter : l'attaque a échoué, nos divisions de percée en Champagne sont prisonnières... Il se sent tout près du blasphème... « Ce pauvre cœur à la merci de tous les vents ! » gémit-il. Il prie cependant, « à contre-cœur, » mais il prie « quand même. »

Prier n'est pas tout. Il entrevoit ce que sa foi nouvelle va exiger de lui : l'homme ancien, condamné, devra-t-il céder toute la place ?... « Devant ces exigences, je me glace, je me rebelle, je me cramponne à mes poètes, à mon Stendhal et à mon Nietzsche ; autrement dit à mon orgueil, à mon plaisir ; à mon *individu* qui réclame ses droits et qui fait tête... Je garderai la liberté de ma pensée et de mes actes, et sur le reste on s'entendra. Voici : je veux la foi sans les principes... »

Et il se sent si seul ! A qui s'ouvrir ? Personne ne le comprendrait. Ses amis ne connaissent de lui que sa vie littéraire. Il a une telle soif pourtant de se sentir en communion de foi avec d'autres. Oyez un peu comme il entend la messe :

Si vous me demandez comment j'entends la messe, je vous réponds : passivement, porté par le chant successif du *Kyrie* qui est la supplication, du *Gloria* qui est la joie, du *Credo* qui est l'assurance, de l'*Agnus Dei* qui est la douleur, avec un temps de silence au milieu, qui est l'adoration et quelquefois l'obéissance. Au fond, *je l'entends moins en moi qu'en tous ceux qui sont là présents,* qui croient mieux que moi, qui prient mieux que moi, officiers et soldats à peine sortis du carnage et qui vont y rentrer demain. Par sympathie, *je les imite,* je tâche à ma mesure d'épouser leur émoi profond ; sans être tout à fait de leur confession, j'y participe. Ainsi j'abreuve de leurs larmes mon amour encore réticent. Ce n'est pas trop de ce cordial, le matin de chaque dimanche.

Comme c'est chrétien ! et comme cela vous rappelle la prière de ce bon paysan qui avait obtenu de se mettre au service de S. Ignace et de ses premiers compagnons et qui, voyant les Pères, chaque fois qu'ils arrivaient dans une hôtellerie, chercher chacun quelque endroit écarté pour se recueillir devant Dieu, en faisait autant de son côté, se bornant à dire à Dieu : « Seigneur, ces gens-là sont des saints ; ce qu'ils font, je veux le faire aussi » : ce que faisant, il acquit au plus haut degré la science de l'oraison. (Rodriguez, *Perfect. spir.,* I, traité v, *De l'Oraison,* ch. xix).

Un soir d'octobre, à Sains-en-Gohelle (Pas-de-Calais), passant devant l'église, il s'arrête, et, après quelque hésitation, il fait ce que jamais il ne lui est arrivé de faire en dehors des offices et en semaine : il entre prier... Soudain une rumeur s'élève : il discerne devant lui, plus immobiles que les chaises, deux rangées de femmes agenouillées qui récitent le chapelet. Il pensait venir là pour la solitude et le silence. Va-t-il s'enfuir ?... Il reste ; et le voici conquis par la suppliante simplicité de ces dizaines de *Je vous salue, Marie...* « Que je suis loin de ces pratiques, de ces attentions envers la Vierge Mère, de cette humilité qui ne recherche pas l'effet, qui méprise le goût sensible ! » songe-t-il... Il a auprès de lui deux soldats, effacés derrière un pilier, qui comptent sagement les grains de leur Rosaire... Si Dupouey était là, il ferait comme eux... Puis c'est le Salut, le *Tantum ergo...* Il adore...

Je subirai donc tout ce soir ? et sans révolte ? Béni soit Dieu qui m'attira dans ce guet-apens adorable et qui m'amène à sa Mère si tendrement !

Deux jours après, c'est la Toussaint. L'aumônier invite les soldats à s'approcher des Sacrements... Va-t-il les suivre ?... Non. Pas encore. Il en a la pensée, mais si fugace qu'elle n'a même pas le temps de prendre forme : il l'écarte d'avance comme un épouvantail...

On lui envoie de Paris, sur sa demande, un Nouveau Testament. Il le lit ; il bénit Dieu de ne l'avoir point lu au temps de son orgueil d'intellectuel. Dieu lui a donné un interprète de son choix : il lit donc Dieu avec les yeux d'un autre, avec les yeux de l'Eglise. Il y a là un Père G., aumônier divisionnaire, qui chaque dimanche exprime devant eux avec une force conquérante la sève divine des textes saints ; et quand il les relit le soir à son tour dans la solitude, il leur trouve une autre vertu. Il lit les *Méditations* de Bossuet *sur l'Evangile,* un petit livre que Mme Dupouey allait envoyer à son mari au moment où elle apprit sa mort et qu'elle lui a demandé timidement d'accepter *in memoriam...*

V. — Enfin, le dimanche avant Noël (19 dé-

cembre), le Père G. engage instamment tous les soldats à participer de toute leur âme à la glorification de l'Enfant-Dieu... Cette fois, « il n'y eut ni débat, ni tentative de révolte, ni même étonnement... C'est dit : je communierai à Noël. Ce fut l'affaire d'une seconde ; l'abondance des grâces qui ruisselaient sur moi depuis un an, emporta ma résolution... Plus d'excuse d'indignité, plus d'orgueil, plus de préventions : tous les obstacles sont tombés d'eux-mêmes, devant l'effusion irrésistible de l'amour, de la joie, de la reconnaissance, et j'ajouterai, du devoir. Je communierai à Noël. »

Le mardi 21 (l'ayant manqué le lundi), il est chez le Père :

Il m'avait donné rendez-vous chez lui pour six heures. M'y voici donc. Evidemment son regard m'intimide ; il est ardent et pétillant d'esprit, mais fixe et dur ; on voit au fond ; il ne vous cache rien ; il ne vous cache pas qu'il juge ; et il a ceci de commun avec le regard de Dupouey, qu'on n'y surprendrait pas l'ombre d'un doute : sans avoir sa grande tendresse, il est plein comme lui de la lumière de la vérité. C'est moins un Saint qu'un docteur que j'affronte. — Evidemment non plus, il ne s'attend pas au récit lyrique que je me mets en devoir d'entamer. Je commence timidement et, malgré moi, peu à peu je m'anime. Il ne m'interrompt pas ; il ne me calme pas ; mais il ne semble pas participer. Quand j'ai fini, il tousse, et sans se départir de son impassibilité sacerdotale :

« Si je vous comprends bien, dit-il, vous êtes venu à Dieu en artiste. »

Il ne raille pas, il constate. — « C'est cela même. » — Alors, toujours posé : — « Mon cher enfant, Dieu est raison... »

Mais je serais incapable aujourd'hui de restituer avec fidélité la belle et froide leçon de doctrine qu'il administre à mon cœur exalté. Il me prouve par *a* plus *b* que la foi catholique est imbattable sur le terrain de la logique et de l'expérience des siècles ; il m'explique pourquoi Dieu est, et Dieu étant, pourquoi notre Dieu est le vrai : — « Ne nous laissons pas égarer par le sentiment ! Evidemment c'est une chose respectable, utile en son temps (et j'en suis la preuve), mais sujette aux défections. Il faut croire avec son esprit. »

Que me dit-il ? Et moi qui venais tout amour ! Non, non ! je n'ai pas besoin de ses preuves... je n'en fais pas état... il n'y a rien à me prouver, je crois... Une douche glacée ne m'eût pas saisi davantage. J'ai hâte de partir, je pars bientôt... non sans avoir pris rendez-vous pour ma confession générale. Inutile, n'est-ce pas, de vous dépeindre mon retour !

Sagesse admirable de Dieu. Il veut des serviteurs lucides ; il se méfie des fausses exaltations ; il donne la grâce et il la retire pour éprouver le cœur humain, quand celui-ci pourrait concevoir de l'orgueil de la grâce qui lui est faite... Le Père G., que j'ai mal jugé tout d'abord, assumait strictement ici son rôle de prêtre, qui est de réchauffer les tièdes, mais de rabattre les illusions des ardents. Il se disait sans doute, en me reconduisant : « Nous verrons bien si sa foi est une chimère ; s'il supporte l'épreuve de la déception et s'il revient ici, sa cause est bonne. » — J'y revenais le lendemain. Non, je ne pouvais pas ne pas y revenir. Je sortais mécontent, mais non découragé... Ah ! le prêtre idéal qui m'eût tendu les bras en s'écriant : « Venez, mon fils, Dieu vous appelle ! » J'en dois faire mon deuil. Mais cela n'empêchera rien...

Il n'a plus dès lors qu'un souci : préparer sa confession,... entrer dans le cloaque, le fouiller, le vider, le gratter jusqu'au fond. Il le fait avec une conscience, une minutie d'enfant, inscrivant tout à mesure, priant de tout son cœur pour stimuler sa clairvoyance...

Le mercredi soir, il est chez le Père G. : — « Vous êtes toujours dans les mêmes dispositions ? — Oui, mon Père. » Le Père n'en marque ni étonnement ni plaisir. On convient d'abord du jour de la communion : le néophyte a peur de la messe de minuit, du faste, des chants, de la foule ;... il communiera le vendredi 24, à la messe basse, et puis rentrera dans sa petite chambre, plein de Dieu. Le Père flaire ici quelque illusion sur ce que son fils attend de la Sainte Table :

« Mon cher enfant, ne croyez pas qu'en recevant en vous Notre-Seigneur, vous alliez être transporté dans une sorte de béatitude ! Ces joies célestes sur la terre, il les réserve à ses grands Saints. Le plus souvent la vertu de l'Eucharistie n'est pas sensible. Il faut la prendre simplement, modestement, comme le commun des mortels. C'est la nourriture de tous les jours, le pain quotidien ; ce n'est pas une gourmandise, mais un mets solide, sans goût, dont l'effet est lent mais durable. Il n'enivre pas, il nourrit. »

Le néophyte a écouté cette petite instruction ; mais il n'est pas aussi convaincu de tout cela que le Père, et il ne lui sait aucun gré d'aller ainsi au-devant de sa déception. On verra bien !... En attendant, il se met à genoux...

La tête dans les mains, je parle, je parle, je parle ; je laisse couler d'abondance le flot innombrable de mes péchés... A mesure que je les confesse, ils s'en vont, ils me quittent ; sitôt avoués, aussitôt remis ; je sens une lie, épaisse et amère, grumeau par grumeau, dégorger mon cœur ; avec tout ce poids mort, tout ce poison entre ses fibres, comment pouvait-il encore battre, et battre la joie comme la douleur ? O délices sans nom d'un cœur qui s'ouvre et se renonce ; dégoût de soi où se complaît la conscience — car elle sait qu'il va finir... J'ai tout confié à un homme, et Dieu m'entend : « Allez en paix ! » ...J'ai vingt ans de moins, vingt ans de péché. Une allégresse inconnue me transporte. Je cours, je vole, je ne sens plus mon corps...

Le vendredi 24, jour de la Communion... Il part, dès l'avant-matin, pour l'église. Il marche sans penser à rien, comme engourdi d'indifférence. A l'église, au lieu d'une maison de silence, il trouve plusieurs prêtres brancardiers qui disent leur messe en même temps. Il ne parvient pas, dans ces chuchotements, à fixer son esprit distrait, à humecter de pleurs sa sécheresse désolée...

Je dus, à froid, arracher à ma volonté un consentement difficile : toute grâce se retirait au moment d'approcher de Dieu. Je croyais sans plaisir, j'acceptais sans reconnaissance... Ce fut une communion décevante, réduite au fait matériel. Le Père G. m'avait pourtant bien mis en garde ; je ne l'avais pas écouté. Quelle torture de se dire : « Dieu est descendu dans mon cœur, » et de n'y sentir que mélancolie ! Il faut prier, prier. Dieu est là, mais il dort ; tâchons de l'éveiller au chant de nos prières !

Dieu lui a donné, toute cette journée, la fidélité dans l'humilité. Le soir, Il lui donne la joie. Un merveilleux apaisement descend sur lui à la tombée du jour, tandis qu'il lit les *Méditations* de Bossuet sur l'Eucharistie ; et « à minuit, l'heure de sa naissance humaine, Dieu célébrait sa fête en

moi et me parlait... » *Lætentur cœli et exultet terra ante faciem Domini : quoniam venit... Cantate Domino canticum novum : quia mirabilia fecit.*

Deux ans plus tard (juillet-décembre 1917, devant Verdun et en Lorraine), M. Ghéon, sur le conseil de prêtres, écrivait le récit de ces merveilles de Dieu, d'abord honteux d'avoir à tant parler de soi : — « Mais l'humilité véritable était de faire front au reproche d'orgueil qu'on ne pourrait manquer de m'adresser, de l'autre bord. Vraiment, j'avais trop reçu du Seigneur : quoi qu'il advînt, je devais *rendre témoignage.* » Ce sont des pages ardentes. Mais, s'il a mis ici quelque excès d'effusion et de poésie, s'il est allé à Dieu trop « en artiste », Dieu ne lui en a pas tenu rigueur ; et puis, le petit discours du Père G. est bien là pour mettre toutes choses au point. J'aurais été heureux de donner à nos lecteurs une idée de la beauté de ce récit. J'ai bien peur que, si ces lignes tombent sous les yeux de M. Ghéon, elles ne lui semblent glacées et ne lui fassent le même effet de douche que l'accueil du Père G. Mais Dieu se sert de tout [1].

VI. — Il est bien à souhaiter qu'on nous donne un jour une vie de Dupouey. La notice du *Correspondant* ne nous montre guère que le Dupouey de la dernière année ; quelques mots à peine sur le reste de sa vie. On entrevoit vaguement qu'il avait traversé, lui aussi, l'erreur, ou tout au moins l'inquiétude. Les lettres qui suivent la notice, toutes adressées à sa femme (le mariage remontait à 1911), sont, toutes aussi, des mois de guerre. Et quelle âme, quel foyer elles nous révèlent !

...Tu as bien raison d'insister sur ces devoirs de louange et d'actions de grâces tellement perdus de vue. Cette attitude de louange est d'ailleurs pour l'esprit une des plus réelles et des plus profondes sources de bonheur. Plus on loue, moins on demande, plus on accepte ce que Dieu prépare dans l'infinie bonté de Sa Paternité, plus on est près du bonheur et du vrai. (1er février 1915).

Comme le dit Pascal avec Tertullien, il faut quitter le monde, sa joie et ses plaisirs pour une joie et des plaisirs plus grands et plus hauts. Dieu veut des sacrifices de louange, c'est-à-dire une adhésion joyeuse à l'ordre qu'Il nous propose ; et l'ordre que nous devons choisir est celui dans lequel nous pourrons le mieux rendre grâces... Il faut aller dans la voie qui nous assure la meilleure qualité de joie, il faut aller là où nous sommes sûrs de rendre grâces... (27 mars).

Si je venais à disparaître (pour t'entourer d'en haut plus incessamment), ne te préoccupe pas trop du lendemain. N'oublie pas qu'un peu d'incertitude de l'avenir est le meilleur aiguillon de la confiance, de l'abandon à Dieu. Le grand malheur des riches, c'est que leur or les met à l'abri de la Providence, de ses merveilleuses, tendres et paternelles prévenances. Ils combinent toute leur vie dans leur cervelle et n'ont pas comme nous partie liée avec Dieu... (29 mars, lundi-saint : on se souvient qu'il est tombé le samedi suivant).

Que le Bon Dieu soit béni pour avoir mis dans nos cœurs la confiance en Lui, et pour avoir permis que notre mariage trouve son fondement, sa force et sa paix dans cette confiance même. C'est elle qui fait la qualité de la tendresse et de l'union des cœurs. Sans elle, le meilleur bon vouloir demeure impuissant et maladroit. Sans elle, les cœurs tâtonnent inutilement en se cherchant et ne réussissent pas à se fondre. Que Dieu soit béni, encore et toujours, pour nous avoir délivrés des idoles et nous avoir montré que c'est par Lui seul qu'on parvient à la joie et à la vie. Cette guerre est une éblouissante démonstration du néant de tout ce qui est humain, — du chaos de haines et de discordes où retombent les nations et les sociétés qui ne vont pas vers Lui. Maintenant qu'il a tiré l'épée de son sommeil, — comme au temps de Jérémie, — tout ce qui n'était qu'humain a volé en poussière... Une seule chose défie la guerre, c'est le bon vouloir des cœurs simples, ou, plus exactement, la simplicité des cœurs de bonne volonté qui se savent faits pour Dieu et ne cherchent que Lui. Au fond, la vie est bien simple et il faut peu de chose pour vivre ; et pour qui sait faire le sacrifice de tout ce qui est accessoire, la paix, l'abandon et la joie sont des trésors tout proches. Il n'y a qu'à étendre la main pour les moissonner. (21 mars).

(Rappelant le mot d'un de ses amis qui lui disait, pendant ses fiançailles, qu'il terminait sa jeunesse en commençant sa vie conjugale : bien au contraire, pense-t-il) : c'est à partir de l'instant béni où j'ai rencontré sous tes traits l'esprit de la jeunesse que ma vie s'est baignée dans cette simplicité, cette confiance, cet abandon, cette espérance, dans cette atmosphère de joie qui est l'essence de la jeunesse... La jeunesse n'est pas seulement d'avoir la joue pleine et rose et le cheveu brillant. Elle est encore et surtout dans l'esprit de louange et la capacité de bonheur. Elle est dans la forme de l'âme et dans les proportions de l'esprit... C'est un peu parce que j'avais observé ce qui se passait dans le ménage du voisin que tu m'as trouvé si avide de prudence, de cette lumineuse prudence qui met l'amour à l'abri de la vie et qui est comme l'aromate par lequel se conservent les meilleurs dons de l'âme. (15 mars).

N'est-ce pas presque, ce dernier mot, la définition de la théologie, *prudentia mensura et regula aliarum virtutum ?* — Un autre jour, il parle de son ordonnance, des ordonnances de ses camarades, tous braves garçons ; et il part de là pour des réflexions si chrétiennes sur les domestiques !

Je ne les appelle (ces ordonnances) que par leurs petits noms : Urbain, Maxime et Francis ; et je crois bien qu'ils me rendent une partie de l'affection que j'ai pour eux, — ce à quoi je tiens très fort. Je me permets, — sur ce sujet dont nous avons tant causé et sur lequel nous pensons de la même façon, — de t'envoyer, dans le latin de la Vulgate, le conseil du Saint-Esprit au sujet des bons domestiques : *Servus sensatus sit tibi dilectus quasi anima tua, non defraudes illum libertate, neque inopem derelinquas illum* [1]. Que nous voilà loin du « style » des bonnes maisons, et loin également de cette maigre liberté de trois à cinq du dimanche bi-mensuel ! Le mot *dilectus* implique essentiellement un sentiment affectueux. (18 mars).

Voir encore, dans le même sens, sa lettre de Noël 1914 sur la mort de « mon pauvre petit Louis Simon, mon ordonnance, tué l'avant-veille presque dans mes bras, derrière et à travers le parapet. » On dirait une page du premier âge de l'Eglise. Il y a là des accents qui rappellent les plus touchantes scènes des *Esclaves chrétiens* de Paul Allard. — Sur les responsabilités du mariage :

[1] Une jeune revue d'avant-garde, *Littérature*, ayant imaginé l'autre jour de poser à un certain nombre d'hommes de lettres cette question : « Pourquoi écrivez-vous ? » M. Ghéon répondit, avec une noble franchise : — « J'écrivais autrefois pour mon plaisir et pour la gloire... J'écris aujourd'hui pour servir. Pour servir Dieu, l'Eglise de Dieu et la France » (ce qui ne pouvait manquer de lui attirer les épais ricanements de M. Paul Souday, *Temps* du 12 décemb. 1919).

[1] Eccli., VII, 23.

Te rappelles-tu, dans sainte Catherine de Sienne, cette page où elle raconte comment elle vit souffrir, après leur mort, un grand nombre de gens mariés, pour les fautes commises dans le mariage ? Tous les soirs maintenant je l'invoque trois fois : une fois pour qu'elle protège notre mariage et nous éclaire à ce sujet, une fois pour qu'elle m'obtienne la connaissance et le repentir de mes péchés, — comme elle l'obtint pour son confesseur, je crois, — et une fois pour tous ceux de nos besoins que nous ignorons... (4 octobre).

Une vigoureuse page contre le libéralisme, à propos d'une discussion que sa femme a eu à soutenir sur la question du pouvoir temporel du Saint-Siège :

Tu étais naturellement dans le vrai, puisque tu pensais avec l'Eglise entière qui, par son chef et ses évêques, n'a cessé de protester contre la situation de fait que lui a imposée le gouvernement italien. Que, par l'emprisonnement du Saint-Père et son dépouillement, Dieu ait manifesté les vertus essentielles de l'Eglise, — c'est possible, — et qu'Il est toujours avec elle, même dans la prison et la basse fosse ; — mais il est risible de voir certaines personnes trouver cette situation conforme à leur conception de la justice et de la place que doit occuper l'Eglise dans le monde, quand l'Eglise tout entière le déplore et déclare que ce dépouillement et cet emprisonnement manifestent *surtout* (c'est lui qui souligne) l'indifférence et la lâcheté de ceux qu'on appelait jadis les princes chrétiens. Ah ! nous avons tous un fameux besoin de lire, avec prière et tremblement, le Syllabus, — le Syllabus intégral. Je t'approuve pleinement de ne pas transiger sur ces points où la présomption bourgeoise se permet de contredire les directions pontificales et d'opposer son point de vue aux raisons éternelles du chef de l'Eglise. C'est d'ailleurs d'un ridicule pénible. *Nous avons bien plus besoin de nous attacher à l'Eglise que de demeurer d'accord avec tel ou tel et de conserver son approbation...* (1er février).

...Tenons fortement la main de notre mère l'Eglise. Craignons tout ce qu'elle nous enseigne à craindre, et admirons là où elle nous dit d'admirer. Je m'étonne qu'on ne développe pas davantage aux jeunes esprits cette partie lyrique des Ecritures qui, du point de vue purement littéraire, est le poème le plus parfait que nous possédions... Il y a dans l'Eglise un certain côté de pur lyrisme à côté duquel toutes les défaillances romantiques sont de l'insipide gnan-gnan. La Doctrine n'est pas seulement l'adhésion, la fidélité à un devoir hostile et morose, avec les entraves apportées aux facultés de l'imagination. La Doctrine est essentiellement l'exaltation de nos facultés d'espérance vers ce qui ne trompe pas, vers ce qui seul fait vivre, — *Plenitudo legis dilectio*, — il y a une dilection qui renferme la plénitude de la Loi. (27 février).

Elle lui demande conseil pour ses lectures ; et lui :

J'ai dans la sûreté de ton jugement et de ton goût une confiance assez totale pour te laisser en tête-à-tête avec n'importe quel auteur, certain que, s'il est mauvais, tu sauras le fermer à la première ligne qui sonnerait faux ou seulement fêlé, — mais cependant, à ces investigations, on perd tellement de temps !... Et à ces lectures de hasard la fine pointe du goût s'émousse et le jugement perd son fil. Le temps donné aux livres insipides n'est pas, comme on le croit, tellement perdu pour tout le monde, puisqu'il est enlevé aux bons livres. Pour ma part, je crains grandement ces péchés d'omission. Si nos désirs (ceux tournés vers le Bien) sont si languissants, si, comme dit Bossuet dans ses admirables *Elévations*, l'image de Dieu dans nos esprits a tellement perdu de sa puissance, c'est que nous laissons notre esprit s'étioler dans de douteuses sociétés. Toute l'attention donnée aux futilités signifie un peu moins de force, de prudence, de profondeur dans la recherche et la volonté du Bien. A part cela, elles sont sans danger ! Je crois que, si nous connaissions les fruits, les chutes que nous préparent ces péchés d'omission, nous en serions épouvantés. Nous disons parfois que la tentation nous surprend ; la vérité c'est que nous ne savons plus nous garder comme il faut. (6 février).

Sa dernière lettre, datée du Vendredi-Saint 2 avril, veille de sa mort :

...Au fond, la grande prière à faire pour chacun de nous demeure ce magnifique cri de Claudel : « Seigneur, délivrez-moi de moi-même... »

VII. — Ce sont les bons officiers, type Dupouey, qui font les bons soldats. A l'armée comme ailleurs, l'inférieur peut manquer au supérieur ; mais il arrive aussi que c'est le supérieur qui manque à l'inférieur. Après la démission du général Nivelle, consécutive à l'offensive inachevée du 16 avril 1917, quand Pétain prit le commandement en chef de nos armées (17 mai), le moral des troupes était en train de passer par une crise terrible : des cas graves de mutineries collectives, de rébellion en présence de l'ennemi, d'usurpation de commandement par des sous-ordres ou même par de simples soldats, s'étaient produits et menaçaient de se multiplier. La situation était assez angoissante pour que Ludendorff ait dit depuis que, s'il en avait connu alors toute la gravité, il aurait risqué des coups qui n'eussent pu manquer d'être décisifs. Le premier souci de Pétain va à la réforme des chefs [1]. Il y a, dans le corps d'officiers, défaut d'harmonie entre chefs et subordonnés : ceux-ci, dans la crainte d'être taxés d'esprits timorés, hésitent à signaler aux chefs les difficultés d'exécution qu'ils constatent :

Il résulte de cette abstention craintive (note de Pétain du 19 mai, le surlendemain de sa nomination de généralissime) que le commandement supérieur maintient parfois des ordres qu'il n'eût pas hésité à différer ou à compléter s'il eût été mieux renseigné. La constatation a souvent été faite au sujet du degré de préparation des attaques.

Il appartient au commandement, par son attitude, de réagir contre cette tendance. Le supérieur doit ménager à son subordonné un accueil bienveillant, montrer le désir de l'aider à surmonter les difficultés, faire appel aux renseignements utiles et même les provoquer...

L'attitude bienveillante des chefs est conforme aux traditions les plus nobles de l'armée française : elle n'exclut nullement la fermeté. Lorsqu'elle s'atténue, elle tend à provoquer un état d'esprit fâcheux et blâmable ; les esprits aigris confient leur rancœur à des indifférents ou à des incompétents, créant peu à peu une atmosphère de mécontentement et d'inquiétude qui peut devenir dangereuse.

Le confident professionnel de l'officier, c'est son chef. Celui-ci doit justifier cette confiance qui repose sur l'estime réciproque et le commun dévouement au pays.

J'attache la plus grande importance à ce que les rapports de la hiérarchie soient orientés nettement dans ce sens.

Un mois plus tard (note du 16 juin) et en vue de créer des liens moraux, il prescrit des réunions fréquentes

[1] Commandant H. Carré, *L'œuvre du maréchal Pétain* (*Correspondant* du 10 novembre 1919). — Voir, sur le cafard, *Ami* 1919, p. 964-969.

qui permettront au subordonné d'émettre librement son avis et de faire entrevoir au chef des aperçus de détail qui peuvent lui échapper... Cet échange de vues fréquent portant sur les affaires militaires en cours ou en projet et aussi sur l'état matériel et moral des troupes est de nature à donner les meilleurs résultats. En s'expliquant, on se comprend et on arrive vite à la communauté des idées, base de la cohésion des efforts.

Pour échanger ainsi des vues utiles sur la situation matérielle et morale des troupes, il faut la connaître ; et Pétain impose en effet aux officiers de troupes l'obligation de s'en tenir sans cesse au courant : donc, contact permanent avec le soldat, causeries familières qui, sans heurter de front son opinion, l'empêcheront cependant de dérailler.

Et comme des rancœurs se sont manifestées à l'égard d'états-majors trop distants, qui se confinent dans leurs « papiers », mènent la guerre du fond de leur poste de commandement et ne prennent pas contact avec les réalités, Pétain impose aux états-majors une liaison étroite et constante avec les troupes sous leurs ordres, non par un stérile accroissement de la circulation paperassière, mais par la présence effective et fréquente d'officiers allant se rendre compte par eux-mêmes, et à qui il donne des missions de contrôle précises, à objet défini. Il leur fixe comme but, non seulement de se montrer à la troupe, mais de s'enquérir de ses besoins, d'aller même au devant de ceux-ci. Ne jamais oublier qu'il faut traiter « nos soldats » comme des hommes qui souffrent depuis trois ans.

Car, à la guerre plus que partout ailleurs, le moral est fonction du matériel. Il n'appartient qu'à une rare élite de héros supérieurs de combattre et de vaincre dans les pires conditions physiques. On peut bien citer les soldats de l'armée d'Italie de 1796, qui gagnaient des batailles malgré leur dénuement et des privations de toutes sortes. Mais Bonaparte, s'il leur disait dans une proclamation fameuse : « Vous êtes mal nourris, mal vêtus, » il se hâtait en même temps de leur faire entrevoir la fin prochaine de leur détresse : « Je vais vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde. » En mai 1917, le soldat n'entrevoit plus rien du tout. Tout lui devient sujet de plainte découragée : monotonie de l'alimentation, intempéries, périodes de repos, régime des permissions... Les hommes ont fini par prendre la phobie des haricots, du riz et de la conserve : sous l'impulsion de Pétain, les coopératives prennent un énorme développement, pour le plus grand dam des mercantis en déroute. Contre les intempéries, des travaux incessants améliorent les abris des tranchées et les cantonnements. Pétain met fin à ce régime paradoxal des cantonnements dits de repos, où l'homme ne trouve ni repos, ni cantonnement, où des sous-ordres imposent des revues et des exercices du temps de paix qui exaspèrent le combattant. Pétain exige qu'en descendant de secteur les troupes jouissent d'un repos véritable et d'une détente réelle, coupés par des exercices modérés et intelligents dont l'homme comprend la nécessité parce qu'ils sont utiles en vue de la guerre : lancer de grenades, mitrailleuses, répétitions d'attaque, etc. Il supprime l'arbitraire qui s'était glissé dans le régime des permissions. — Il y a surtout la question des transports de permissionnaires, un mouvement journalier qui porte sur une moyenne de 200.000 hommes et pour lequel aucune organisation n'existe : — « On se rappelle le spectacle lamentable que présentaient les gares du Nord et de l'Est : des soldats, encore tout maculés de la boue tenace des tranchées, hagards d'insomnie, les nerfs hypertendus par des voyages interminables, des attentes indéfinies dans des gares secondaires, qui, écrasés de fatigue, parqués comme des bêtes fourbues, s'étendaient à même la pierre des quais et le pavé des cours. Pour les recevoir, des locaux insuffisants, des abris rudimentaires, pas de nourriture en cours de route, et ceux qui débarquaient dans la capitale, ballottés comme des épaves par les remous du flot parisien, en proie aux chants des sirènes du trottoir, happés par des mercantis rapaces ou sollicités par d'infâmes agents de désertion ; — au retour, le soldat errant à l'aventure, et parfois des jours et des nuits, à la recherche de son unité, renvoyé de régulatrice en régulatrice comme un colis sans adresse, et rejoignant enfin son corps dans un tel état qu'il avait perdu les trois quarts du bénéfice moral de sa permission. » Contre ces errements Pétain crée de toutes pièces une organisation : gares de triage aux dégagements vastes, où les permissionnaires traversent des bureaux de réception, de contrôle, d'acheminement et de renseignements, où ils trouvent à leur disposition coopératives, bureaux de tabac, lavabos, étuves, salle de coiffure, infirmerie, cantine gratuite, sans compter des installations charitables annexes : goutte de café, Croix-Rouge, salle de récréation, cinémas...

Le corps remis d'aplomb, il devient plus facile de veiller à l'âme, au moral. Pétain a dû d'abord éliminer de l'armée :

1° *Les fauteurs de désordre :* contre ceux-ci, répression immédiate. Des officiers se sont montrés hésitants devant les mutins : « Inertie équivaut à complicité [1], » leur rappelle Pétain. Le 1er juin, des dispositions spéciales assurent un fonctionnement plus rapide de la justice militaire ; un décret du 8 supprime le recours en revision pour certaines condamnations ; le 11 est suspendu le recours en grâce pour les cas de peine de mort prononcée contre « crimes, concertés ou collectifs, de provocation à passer à l'ennemi, de révolte, de refus d'obéissance, d'usurpation de commandement » : en ces cas, « si les nécessités de la discipline et de la défense nationale exigent impérieu-

[1] Aux officiers qui allèguent que les mouvements ayant un caractère collectif, il leur est difficile de démasquer les meneurs, Pétain rappelle :

« Il est toujours possible de transformer des actes collectifs en actes individuels : il suffit de donner dans un périmètre de quelques hommes, *en commençant par les mauvaises têtes,* l'ordre d'exécution. En cas de refus, les hommes sont arrêtés immédiatement et remis entre les mains de la justice qui devra suivre son cours le plus rapide. »

sement une sanction immédiate, l'autorité militaire pourra ne pas transmettre le dossier au Président de la République et le jugement pourra recevoir son exécution [1] » ;

2° *D'autres éléments malsains*, assez habiles pour ne s'être pas directement compromis, mais assez influents pour continuer une campagne de démoralisation sournoise. Pétain avertit ces indésirables qu'ils seront dirigés incessamment sur les colonies, après visite médicale constatant leur aptitude physique, et à condition aussi qu'ils aient vingt-et-un ans révolus et puissent par conséquent être jugés pleinement responsables. De plus, il prescrit de révoquer les suspensions de peine qui auraient été portées en faveur de condamnés dont le maintien dans les corps constituerait un foyer de contamination ; il recommande aussi de ne prononcer désormais ces mesures de clémence qu'avec toute la prudence désirable [2].

Après la répression, la préservation. Il fait éloigner du front les ateliers de travaux publics. Il sait qu'au cours des mutineries collectives l'ivresse presque toujours s'est faite la complice des meneurs, encouragée au besoin ou provoquée par eux : pour y obvier, il prescrit la réquisition des arrivages de vin dans la zone des armées ; de plus, il ordonne la fermeture des cantines, débits et coopératives la veille du jour où les unités doivent quitter le cantonnement de repos pour remonter en secteur, parce qu'en effet c'est un moment critique où les hommes succombent particulièrement à la tentation de boire. Que nos ministres ne s'inspirent-ils de la même sagesse en temps de paix !

Ecarter les occasions d'alcoolisme n'est pas tout. Pétain doit veiller aux occasions d'antipatriotisme. Il sait que des soldats en permission se sont trouvés en butte à des excitations criminelles ; et il demande en conséquence au gouvernement de prendre des mesures pour que les hommes trouvent à l'intérieur du pays un milieu calme et sain où ils ne soient pas l'objet de suggestions antipatriotiques. De leur côté, les commandants d'unités devront interroger paternellement chaque homme au retour de sa permission et s'assurer qu'il n'a rapporté de l'intérieur aucun germe d'empoisonnement moral. *Principiis obsta*. Ce Pétain est un moraliste.

Moraliste aussi dans la proscription des lectures dangereuses. Il ordonne une chasse impitoyable aux brochures pernicieuses et tracts révolutionnaires et pacifistes que des permissionnaires cherchent à répandre aux armées. Il prescrit une fouille minutieuse de tous les hommes qui se livrent à des actes de désordre. Il proscrit en permanence de la zone des armées et fait saisir certaines feuilles défaitistes, contre lesquelles un service de surveillance très serré établit un barrage rigoureux. Il demande aux commandants d'armée un rapport détaillé touchant l'influence que la presse peut exercer sur le moral de la troupe. — « Il faut, dit-il au ministre, que la lecture du journal ne soit pas pour l'homme une source de rancœur ni de scepticisme, mais de persévérance et d'enthousiasme. Il faut que le soldat ait confiance et qu'il se rende compte par des récits pleins de sincérité que le pays vit avec lui. »

Ce Pétain a l'étoffe d'un théologien. Plus d'une de ses phrases aurait à peine besoin d une légère transposition pour trouver place au chapitre de la théologie morale qui traite des proscriptions de l'Index. On a tout accepté de Pétain ; on regimbe contre les interdictions de l'Eglise. On objecte que les règlements de Pétain n'étaient que pour le temps de guerre ; mais le service de Dieu n'est-il pas toujours service de guerre ? *Militia vita hominis...*

Résultat : pas de guérison immédiate, certes ; une convalescence lente, mais incessante. Dans la semaine du 1er au 8 juillet, aucun acte collectif inquiétant d'indiscipline : le dernier incident grave (menace de refus de prendre les tranchées) remonte au 27 juin. Le 14 juillet, 40 hommes refusent d'obéir à leur capitaine ; 100 s'écartent du cantonnement au moment du départ pour les tranchées. Le 4 août, 300 hommes quittent le camp avant de remonter en ligne (cause : probablement mise en circulation de proclamations séditieuses et de tracts pacifistes). Symptômes de lassitude, mais sporadiques. Les 20 et 24 août, Pétain, qui jusque-là s'est raidi contre les impatiences des « guerriers » du Parlement, juge enfin le moment venu de déclencher l'attaque qui nous rend le Mort-Homme et l'immortelle cote 304, tranchant ainsi rudement les derniers liens de l'emprise allemande autour de Verdun définitivement dégagé, et du même coup exaltant la confiance de la troupe en elle-même et en ses chefs, la foi en la victoire. Puis, au seuil de l'hiver, en quatre jours de bataille (21-24 octobre), il inflige aux Allemands, par l'épée de Maistre, la défaite retentissante de la Malmaison, qui aboutit à un repli de la ligne ennemie sur un front de 20 kilomètres. Il pouvait écrire, non sans fierté, dans sa note du 14 octobre :

> Les contrôles de la correspondance comme les comptes-rendus provenant des grandes unités montrent que le moral de l'armée est actuellement bien haut. L'homme a parfaitement compris l'importance du juste retour de fortune dû à son esprit de sacrifice, à son héroïsme, ainsi qu'à la confiance qu'il n'a jamais cessé de témoigner à ses chefs...

Le moral ainsi retrempé, l'armée peut aborder avec courage le quatrième hiver de la guerre et se préparer à la merveilleuse résistance du printemps de 1918. A deux reprises (offensives du 21 mars et du 27 mai), Ludendorff lui inflige des reculs formidables : la confiance des soldats reste intacte. Son moral, dont la fragilité, un an plus tôt, n'au-

[1] Dès le 13 juillet d'ailleurs, l'amélioration du moral étant constatée, Pétain estime possible le retour à la discipline normale et renonce aux procédures exceptionnelles.

[2] Mais aussi, comme on sent que cette rigueur inflexible, qui lui est imposée par l'amour de la France, reste toute pénétrée toujours de tendresse pour le soldat ! Lisez cette phrase, dont le dernier mot nous révèle, dans le cœur de ce chef, des profondeurs d'amour si délicates :

« Je maintiendrai la répression avec fermeté, écrit-il, mais sans oublier qu'elle s'applique à des soldats qui depuis trois ans sont avec nous dans les tranchées, *qui sont nos soldats*. »

rait pu supporter le moindre insuccès, est maintenant assez fort pour « encaisser » deux graves échecs sans s'effriter. C'est Foch qui a scandé la marche à la victoire ; mais c'est Pétain qui lui avait préparé et mis au point un merveilleux outil de guerre. Les soldats de Pétain entre les mains de Foch : voilà ce qui a brisé l'Allemagne. — « Le maréchal (Pétain), disait le général Buat, major général, en recevant à Chantilly le 29 juillet 1919 les correspondants de guerre, le maréchal s'honore d'avoir pris le commandement d'une armée dont le moral était atteint, et d'en avoir fait une armée dont le moral ne pouvait être comparé à celui d'aucune armée du monde. »

VIII. — **La Guerre absolue,** *Essai de philosophie de l'histoire,* par Georges Batault, in-12 de 280 p., 4 f. 50, Paris, Payot. — La guerre absolue, que croyez-vous que ce soit ?... Celle que nous venons de subir ? Nenni, vous n'y êtes point. Elle marque un « progrès », un stade dans la voie qui pousse la guerre à l'absolu, — rien de plus. On peut imaginer, et les théoriciens allemands de la guerre (voir textes *Ami* 1919, p. 756 et s.) nous forcent à imaginer des guerres plus absolues encore, plus proches de l'idéal de perfection absolue qui est celui de la guerre, des guerres plus complètement dégagées de toutes limitations, de tous adoucissements conventionnels, de tous éléments de modération, et qui mettent en conflit plus total des nations entières, avec la totalité de leurs ressources, et non seulement des nations, mais des civilisations, des races, des idéals... Ce sera alors, dit notre auteur, « la guerre dépouillée de toutes contingences, dans l'horreur splendide de sa nudité farouche, pure de toutes compromissions et de toutes faiblesses extérieures à elle, vraiment intégrale et absolue. » ...Cela s'est vu avant J.-C., au temps des grands empires ravageurs d'Asie. Cela s'est vu au moyen âge, au temps des Tatars et des Mongols. Cela se voit dans les luttes d'extermination que se livrent les peuplades sauvages. C'est là que nous revenons. C'est là que nous tendons depuis la Révolution. C'est la Révolution qui a jeté tout le poids d'un peuple et de toutes ses forces dans la balance où n'avaient pesé jusque-là qu'une armée réduite et les revenus limités de l'Etat. Et c'est en instaurant, au nom du Droit, le règne des masses et des passions des masses (substitution de la quantité, — du nombre, — à la qualité, à l'élite), que la Révolution a abouti à ce résultat, ironique et paradoxal, de créer pour sa défense et pour ses croisades le concept de la guerre absolue qui, dans la logique de son évolution, finit par signifier le renversement et la négation de tout droit. Que les « Droits de l'homme » sont fragiles dans un monde qui prétend ignorer le droit de Dieu ! Et la Révolution a commencé par la France sans doute ; mais il faut voir, dans M. Batault, comment c'est l'Allemagne impériale contemporaine qui est l'archétype de l'Etat démocratique moderne et sa plus parfaite réalisation et comment, à ce titre, c'est elle qui a su faire un tel pas de géant vers la « guerre absolue » dont le germe a été semé dans l'Europe chrétienne par la Révolution.

Qu'allons-nous voir, en ce lendemain de « paix » ? La guerre secrète... : « La paix conclue, il n'est pas douteux que tout l'effort allemand portera sur l'intensification de la guerre secrète, puissance formidable de dissociation, tournée contre toute l'humanité non-allemande. Politiques, économiques, sociales, philosophiques et religieuses, toutes les voies seront bonnes pour atteindre l'adversaire et lui injecter dans les veines des ferments de décomposition. » Et cette guerre secrète, c'est le dernier « progrès » de la guerre absolue, le terme de son extension dans l'espace et le temps. Les brutalités sanglantes des batailles sont un retour à la Barbarie ; mais « que dire alors de la guerre secrète, par laquelle les hommes s'étreignent, pour ainsi dire, à l'âme ; qui paraît inaccessible à toute paix, même passagère, même précaire ; qui poursuit inlassablement, sans trêve ni repos, son œuvre de destruction, marchant en sens inverse de toute civilisation ? »

Perspectives farouches que nous ouvre notre auteur, armé d'une dialectique vigoureuse et d'une riche documentation... Heureusement il y a toujours la Providence.

**La nouvelle Allemagne,** *Enquêtes et témoignages,* par Maurice Berger, chargé de mission en Allemagne par le G. Q. G. belge, préface du baron Beyens, in-16 jésus de VIII-346 p., 100 photographies, 10 fr., Paris, B. Grasset. — M. Berger, officier de l'armée belge, envoyé en mission à Berlin après l'armistice, a pu s'entretenir avec des notabilités berlinoises de la diplomatie (Brockdorff-Rantzau, Lichnowsky), de l'armée (v. Kluck, v. Bœhm, v. Klewitz, v. Lettow-Vorbeck), de l'industrie, des finances, de la politique (Haase, Bernstein, Kautzky), du journalisme, des arts, des sciences, etc. Il nous rapporte tout uniment ce qu'il a vu et entendu. Et ce n'est rien de rassurant. Il n'y a pas encore de « nouvelle Allemagne. » Personne, dans ce monde-là, ne veut rien savoir des responsabilités de Guillaume II et de son peuple. Avec cette mentalité, quelle paix édifier ? Le baron Beyens, dans l'éloquente préface qu'il a écrite pour ce livre, note qu'il a encore dans les oreilles le mot du comte de Lerchenfeld (ministre de Bavière à Berlin) lui disant dans la salle d'attente du ministère des Affaires Etrangères, le matin du 3 août 1914 : — « On nous écrase d'impôts pour augmenter l'armée ; la France et la Russie ne sont pas prêtes ; le moment est favorable, profitons-en. » L'ouvrage est magnifiquement illustré (photographies de ces grandeurs prussiennes : ce qui majore le prix, mais est d'ailleurs fort intéressant).

Sur cette question des responsabilités, un des solides historiens qui resteront toujours à consulter, c'est Ernest Daudet, dans ses **Auteurs de la Guerre de 1914,** t. I, **Bismarck** (le Bismarck d'après 1870), t. II, **Guillaume II et François-Joseph** (la préparation du crime de Serajevo et l'exploitation du drame par la politique germanique pendant le mois qui a suivi), vol. in-12 de 288 et 276 p., à 3 f. 50 l'un, Paris, Attinger. — Tout le monde sait la manière d'Ernest Daudet, et avec quelle pondération, quelle clarté, quelle impeccable sûreté il nous fait pénétrer dans les arcanes des milieux diplomatiques. — Sur Guillaume II, voir, présenté sur un mode beaucoup moins irénique, mais palpitant de verve et d'indignation patriotique, le croquis tracé par un homme qui fut un de nos plus éminents géographes, doublé d'un bon historien (mort pendant la guerre), **Guillaume II ou le Vieux de la Montagne,** par O. Reclus, in-12 de 36 p., 0 f. 60, Attinger. — Dans la même collection à 0 f. 60, et du même auteur, voir **L'Allemagne en morceaux,** 64 p.; **Le Partage de l'Allemagne,** 48 p.; **Le Rhin français,** 80 p.; — un autre **Rhin français,** du commandant Espérandieu, 48 p.; — **Le Rhin gaulois,** de Camille Jullian, 61 p. (magnifique raccourci qui nous dit ce que fut le rôle du Rhin dans notre histoire et dans l'histoire de la civilisation jusqu'à Charlemagne).

**La Vérité territoriale et la Rive gauche du Rhin,** par F. de Grailly (préface d'E. Babelon, membre de l'Institut), in-12 de xxv-406 p., 4 f. 50, Paris, Berger-Levrault, discussion aussi fine qu'érudite, menée avec une égale entente du sens moral et des réalités politiques. Il y a une « vérité territoriale » : le domaine métropolitain d'un peuple, suivant sa situation et certaines autres circonstances, ne saurait être quelconque dans sa forme, dans son étendue, dans ses limites. Il y a une vérité territoriale pour chaque nation, et c'est cette vérité territoriale qui est à considérer quand il s'agit

de décider d'une annexion. Une annexion opérée à l'encontre de la vérité territoriale ne réussira pas. Si les annexions opérées par la France au cours des siècles ont réussi, c'est à cause de la puissance d'attraction de la France, dit-on volontiers, et il y a du vrai en cela sans doute, mais c'est premièrement parce qu'elles ont été toujours dans le sens de la vérité territoriale : la France n'aurait pas mieux réussi à annexer le Piémont que l'Angleterre l'Artois, ou les Etats-Unis l'Irlande ; la France s'est assimilé sans difficulté les Catalans du Roussillon, parce que cispyrénéens ; de même, elle a coupé en deux la Navarre, ne laissant aux rois d'Espagne que la partie transpyrénéenne. Une prédestination des lieux et des choses est la condition d'une assimilation prompte et facile. Toute la Ire Partie de ce livre (p. 21-277) est une discussion excellente des vocables « nation, nationalité, unité territoriale, annexion, assimilation », etc. ; démonstration de l'ineptie et de la malfaisance du « principe des nationalités » : ineptie de l'expression elle-même, à laquelle il faudrait substituer « principe du respect des nationalités » ; la IIme Partie (p. 278-380) étudie la rive gauche du Rhin dans l'histoire et en fonction des principes posés dans la Ire Partie. — L'auteur, M. de Grailly, est un arrière-neveu de Montaigne. Il écrit de race, mais n'a heureusement rien du scepticisme de son aïeul.

Si le Rhin n'est pas redevenu français sur toute l'étendue que laissait prévoir le cours des choses, espérons du moins qu'il restera le Rhin évocateur de poésie et d'histoire qu'il commençait bien à cesser d'être sous l'emprise prussienne. De ce point de vue, le volume que vient de publier M. André Mary est un délice et repose heureusement du cliquetis des armes : **Le Rhin historique et légendaire** (in-12 de 420 p., 4 f. 55, B. Grasset). C'est une vraie anthologie ; et jamais ce mot « anthologie » n'aura mieux justifié sa charmante étymologie. Cinquante poètes et prosateurs ont apporté leur fleur à ce bouquet : Français pour la plupart, Français du XIXe siècle comme Hugo, Lamartine, Xavier Marmier, Alex. Dumas, Leconte de Lisle, Puymaigre, Théophile Gautier, Mme de Staël ; Français des siècles écoulés comme Voltaire, Sévigné, Boileau, Berquin, et jusqu'à Erasme et Brantôme ; Allemands comme Goethe, Schiller, Uhland, Henri Heine, les frères Grimm, l'auteur des Nibelungen, Til Ulespiègle ; Anglais comme Byron, une page même de Pline sur les singularités de la Flore rhénane... C'est tout le Rhin que l'on suit ici, tout le long de son cours, du « pied du mont Adule » à son entrée en Hollande, avec la poésie des ruines qui se mirent dans ses flots, avec les bouquets de légendes qui ont fleuri de ses rives.

Sur le Rhin romantique, voir encore la Ire Partie (p. 5-149) du livre de Henry Bordeaux, **Sur le Rhin**, in-12 de 328 p., 4 f. 50, Paris, Plon. Ces pages sur la poésie et les légendes du Rhin ont été écrites avant la guerre, au cours de voyages d'excursions ; le reste du volume est des journées merveilleuses de novembre et décembre 1918 : fêtes de la libération à Metz et à Strasbourg, 8-9 décembre 1918, puis : « Les Français sur le Rhin » : Fayolle et Mangin à Mayence ; Spire, Ludwigshafen, Wiesbaden ; « Ce qu'on entend sur le Rhin ».

Sur **le Rhin français pendant la Révolution et l'Empire,** voir l'ouvrage aussi agréablement présenté que solide et documenté, de M. Ph. Sagnac, prof. à l'Université de Lille (in-8 de 391 p., avec carte, 7 f., Paris, Alcan) : comment les Français ont occupé la rive gauche, de l'entrée du Rhin en Palatinat à son entrée en Hollande ; quels sentiments ils ont trouvés chez les populations, quelles facilités et quels obstacles ; par quelles vicissitudes ont passé d'abord leurs propres conceptions ; comment ils ont fini par réunir le pays à la France et dans quelle mesure ils se le sont assimilé ; quel a été enfin le résultat de la rencontre de l'esprit germanique et de l'esprit français sur le sol rhénan : série de problèmes complexes et délicats qui pour la première fois font ici l'objet d'un travail d'ensemble. — L'annexion du Rhin par le traité de Campo Formio (octobre 1797) avait été préparée par la « paix séparée » que la Prusse signa avec nous, à Bâle, le 5 avril 1795, la fameuse *Separatfrieden* qui n'a cessé de lui être reprochée si fort par quiconque au-delà du Rhin a gardé un cœur plus allemand que prussien et qui en effet, du point de vue allemand, est une félonie insigne : la Prusse, à Bâle, ne nous cédait pas le Rhin, qui ne lui appartenait pas (sauf quelques coins de terre au Nord), mais elle s'engageait à nous en reconnaître la possession. Sur cette négociation, menée par Barthélemy, voir Ed. de Marcère, **La Prusse et la Rive gauche du Rhin : le traité de Bâle (1794-1795),** in-12 de 244 p., 3 f., Alcan. — Un bon exposé historique de la réunion de l'Alsace au XVIIe siècle et de Mulhouse 1793-1798 : **Comment et pourquoi l'Alsace s'est donnée à la France ; Comment et pourquoi la République de Mulhouse s'est donnée à la France,** par Chr. Pfister, prof. au Collège de France et doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, 2 plaquettes de luxe, de 60 p., à 2 fr. l'une, Paris, Berger-Levrault. — **Le Pangermanisme en Alsace,** par J. Frœhlich (in-12 de 80 p., 16 dessins de Hansi, 1 fr., Berger-Levrault), brochure publiée en 1913 et qui paraît aujourd'hui (1919) en édition définitive (12e mille) : en 1913 elle était déjà ravissante de belle humeur, malgré la gravité de l'avertissement qu'elle apportait (la belle humeur devant le péril n'est-elle pas une marque de la bravoure française, donc de la bravoure alsacienne ?). Aujourd'hui, l'allégresse du triomphe ne fait pas perdre de vue à notre Alsacien la gravité de la nouvelle heure, le devoir de la « vigilance »... Il y a, p. 17-43, en 63 versets, des *Litanies du pangermaniste* qui pourraient passer pour un désopilant code de civilité : c'est un Pangermaniste qui nous y fait l'énumération de tout ce qu'il trouve de « drôle » chez les Alsaciens, de tout ce qu'un Allemand ne comprendra jamais...

**Le Mystère de Fresnes,** *Un crime de la Maffia,* par Albert Monniot, in-12 de XI-245 p., 3 fr., Téqui. — A la veille du jour où vont s'ouvrir les débats d'un procès retentissant devant la Haute Cour, nous signalons, sur la mort d'Almereyda, ce livre qui est certainement une œuvre de bonne foi et de perspicacité impitoyable.

**« Espion et traître »,** *Souvenirs d'un proscrit,* par Mgr Kannengieser, in-12 de VIII-316 p., 4 f. 50 (maj. comprise), Lethielleux. — Mgr Kannengieser, l'auteur de *Catholiques allemands* et de tant d'autres livres dont le succès a été si éclatant, arrêté dans sa villa d'Alsace le 4 août 1914, emprisonné, puis déporté en Westphalie et dans la Forêt-Noire, est rentré en Alsace le 16 novembre 1918. C'est le journal de ces quatre années tragiques qu'il publie aujourd'hui. Ces pages ont été écrites furtivement, les unes en prison (à Strasbourg et à Mulhouse), les autres en exil, donc face aux bourreaux toujours. Je comprends que les bourreaux aient été exaspérés du calme et de la bonne humeur de leur victime, — de leurs victimes. Mgr K. croit que, s'il les eût écrites après le retour, il y eût mis plus d'indignation et de colère. Telles qu'elles sont, elles resteront un document vengeur, et un document aussi à la gloire de l'Alsace.

# QUESTIONS

## de science ecclésiastique

### CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — S. François de Sales, dans son *Traité de l'Amour de Dieu,* écrit au livre IX, ch. IV : « Oui,

même, il (le parfait amant) préférerait l'enfer au paradis, s'il savait qu'en celui-là, il y eût un peu plus du bon plaisir divin qu'en celui-ci, en sorte que, si par imagination de chose impossible, il savait que sa damnation fût un peu plus agréable à Dieu que son salut, il quitterait son salut, et courrait à sa damnation. »

Et ailleurs : « Si par imagination de chose impossible, il y avait une infinie bonté, à laquelle nous n'eussions aucune sorte d'appartenance, et avec laquelle nous ne puissions avoir aucune union ni communication, nous l'estimerions certes plus que nous-mêmes, car nous connaîtrions qu'étant infinie, elle serait plus estimable et aimable que nous, et par conséquent nous pourrions faire de simples souhaits de la pouvoir aimer. Mais à proprement parler, nous ne l'aimerions pas, puisque l'amour regarde l'union, et beaucoup moins pourrions-nous avoir la charité envers elle, puisque la charité est une amitié, et l'amitié ne peut être que réciproque, ayant pour fondement la communication, et pour fin l'union. Ce que je dis ainsi pour certains esprits chimériques et vains, qui sur des imaginations impertinentes roulent bien souvent des discours mélancoliques, qui les affligent grandement. »

Voilà donc, tels quels, deux textes du bon Evêque de Genève, tirés du même ouvrage et que je ne puis réussir à concilier ensemble. Le premier me paraît contredire le second, et le second contredire le premier. Dans le premier, il dit, implicitement au moins, que le saint indifférent peut aimer Dieu et l'aime en réalité, non seulement sans communication de biens, ni sans union quelconque, mais dans l'accablement de tous les maux comme sont ceux de l'enfer éternel, et dans une désunion à nulle autre pareille. Dans le second, au contraire, il déclare, *expressis terminis,* que si nous n'avions aucune appartenance à cette divine bonté (ce qui implique pour moi l'amour de reconnaissance, qui n'est pas admis par la plupart des théologiens comme faisant partie de la charité parfaite), si nous ne pouvions avoir aucune union ni communication avec elle, il nous serait impossible de l'aimer.

*L'Ami* voudrait-il m'éclairer ?

R. — Dans la charité, il importe de distinguer avec soin deux choses : *le fondement* et *le motif*.

Le *motif* ou *objet formel* de la charité parfaite, c'est la *souveraine bonté de Dieu.* Par la charité, nous aimons Dieu pour lui-même, indépendamment de l'avantage que nous pouvons retirer de cet amour. Dieu ne saurait être aimé pour une cause distincte de lui, car il est lui-même tout ce qu'il est : il est le Bien essentiellement aimable.

Le *fondement* ou *condition sine qua non* de la charité est *une certaine égalité de proportion.* La charité, en effet, est une amitié, c'est-à-dire un amour réciproque qui a pour fin l'union. Or comment deux êtres pourraient-ils s'unir s'il n'y avait entre eux rien de commun ? Les contraires s'excluent. Il importe donc, pour qu'ils puissent communiquer et s'unir, qu'il y ait entre eux un élément commun. C'est cet élément commun sans lequel aucune amitié n'est possible qui est le fondement de la charité, c'est ce même élément que le Docteur Salésien appelle une appartenance.

Ceci posé, il nous est facile d'entendre les passages proposés.

Dans le second, S. François définit, d'accord avec S. Thomas, la charité : une amitié qui a pour fondement la communication, et pour fin l'union. Puis il établit son raisonnement dans une *hypothèse impossible.* Si nous n'avions, dit-il très justement, aucune appartenance avec la divine bonté, c'est-à-dire, si nous n'avions avec elle aucun point de contact, aucun élément commun, nous ne pourrions pas avoir envers elle la véritable charité, parce que nous ne pourrions pas communiquer avec elle. Il nous manquerait le nécessaire fondement pour entrer en relation d'amitié : la communauté en quelque chose. Et alors connaissant cette divine bonté comme infiniment estimable et aimable, notre volonté se porterait vers elle. Mais dans l'impossibilité de nous unir à elle, toute notre action se bornerait à la désirer, à faire des souhaits inefficaces, irréalisables, de la pouvoir aimer, d'entrer en communication avec elle. Nous n'aurions pas en fait la véritable charité qui est une amitié. — Le saint Docteur raisonne dans une hypothèse impossible, car entre l'homme et Dieu il y a un élément commun qui rend possible la communication et l'union : c'est la vie surnaturelle. La grâce sanctifiante, en nous faisant participants de la nature divine, *divinæ consortes naturæ,* pose le fondement de notre amitié avec Dieu, établit ce *consortium vitæ* avec lui qui n'est autre que l'union de la charité.

Dans le premier passage, au contraire, le saint Docteur n'envisage plus le fondement, mais *le motif* de la charité. Raisonnant encore par impossible, il affirme que le parfait Amant préférerait l'enfer au paradis, s'il savait que dans celui-ci il y a un peu plus du bon plaisir de Dieu. Il quitterait son salut pour courir à sa damnation. Ainsi donc, le parfait Amant aimerait Dieu non seulement sans communication de biens, mais dans une désunion à nulle autre pareille. Et il aurait la vraie charité.

Rappelons-nous le dogme de l'enfer. La peine principale de l'enfer, c'est la peine du dam. Envisagée dans le damné, elle emporte deux éléments : 1° la privation de la vision béatifique ou l'éloignement de Dieu : pas de société entre Dieu et le damné ; 2° la haine de Dieu : la volonté du damné est invinciblement fixée dans le mal.

Or l'amour et la haine s'excluent. L'enfer ne serait plus l'enfer si le damné pouvait encore aimer Dieu. Aussi S. François de Sales déclare-t-il son hypothèse impossible.

Avec lui, écartons pour un instant, par imagination, l'impossibilité, et supposons que la peine du dam ne comporte pas la haine de Dieu. Du coup, le raisonnement du saint Docteur est rigoureux. La peine du dam ou le seul éloignement de Dieu n'est plus qu'une affliction dans laquelle, comme dans toute autre, Dieu pourrait avoir mis son bon plaisir, le témoignage de son paternel amour. L'Amant parfait la préférerait alors à son salut et il aurait la vraie charité, puisque, dans l'hypothèse, il aimerait Dieu pour lui-même, plus que tout, ce qui est *le motif* de la charité parfaite.

Il n'y a donc pas de contradiction dans les deux passages allégués du saint Docteur : dans l'un, il considère *le fondement* de la vraie charité et dans l'autre *le motif,* exclusivement.